

PARIS

Yves Brayer
en noir et blanc

Brayer a toujours dessiné. Ses premières leçons remontent à l'âge de 17 ans, avant de fréquenter la Grande Chaumière, puis d'entrer aux Beaux-Arts, en 1926. Brayer peintre reste indissociable du Brayer dessinateur. Durant ses quatre années passées à la villa Médicis, le lauréat du grand prix de Rome (1930) va parfaire sa connaissance du métier. Sa maîtrise du dessin, de la composition et de la couleur l'inscrit dans la lignée de la grande tradition picturale où il trouve son langage. En Italie, il se détourne des ruines et du passé, pour se consacrer aux scènes de la vie quotidienne et pittoresque. La réalité sociale, humaine et culturelle devient son matériau privilégié. Tout commence avec le regard, éveillé de tous les sens, et moteur d'une activité inlassable. En dessin, il n'y a pas de grand ou de petit sujet. Seule compte l'impression, souvent fugitive, qu'il faut arrêter par quelques traits. L'exposition réunit un ensemble de dessins réalisés au cours de ses nombreux voyages à travers le monde. L'artiste recourt à toutes les techniques. Celle de l'encre de Chine et du lavis lui fait interroger la lumière à partir du noir et du blanc du papier. Le plus ancien présenté est une étude de personnages faite à Fez, au Maroc, où il séjourne en 1928. Déjà l'exotisme est supplanté par la vérité. La plume, souple, écrit

avec justesse l'attitude des bédouins. Déliée, appuyée, la ligne porte son écriture, autrement dit, le style. Celui de Brayer s'impose avec évidence. Pour lui, le travail en plein air, sur le motif, engendre le dessin rapide, impatient à transcrire la spontanéité de la sensation visuelle et émotive : *Chevaux en Camargue*, 1960. Ou bien, ce sont des dessins aboutis, nés de l'expérience d'un savoir technique mûri à l'épreuve du temps : *Séville*, 1955. Pour lui, la discipline renvoie à une nécessité. L'expérience reconduite du carnet a fait de son dessin ce qu'Ingres appelait « la probité de l'art ». La sûreté innée de son graphisme fait merveille. Avec *Felouques à Assouan*, 1966, le trait se faufile, se cabre, resserre les jeux de lumière en jouant avec le blanc de la feuille. Ou bien il « dessine dans la forme », selon le précepte de Cézanne, tout en s'attachant aux détails : dans *La Place de Tourtour*, 1979, le modelé est dispensé par les contrastes donnés par l'encre. Dans *La Fontaine de Trévi la nuit*, ils introduisent une dimension irréaliste par la magie des effets nocturnes renforcés par l'éblouissement jaillissant de l'eau et de la lumière tombant du réverbère. Si l'aquarelle – pratiquée à partir de 1951 – apporte d'autres solutions pour traduire la lumière, le noir et le blanc permettent une approche vibrante, impalpable. L'espace de la feuille impose sa profondeur. Les visions éphémères et permanentes d'un paysage, d'une vue, d'une scène de rue sont des œuvres à part entière.

L'économie de moyens est ici au service de la vérité de la ligne et contribue à la synthèse de la composition.

- Galerie 26, 26, place des Vosges, Paris III^e. Jusqu'au 20 avril.



Yves Brayer (1907-1990), *La Fontaine de Trévi la nuit*, Rome, 1970.
Dessin, lavis et encre de Chine (Galerie 26, Paris).